



ISSN 1961-9359

ISSN en ligne 2260-6513

De ce douzième numéro

Brigitte LépinetteUniversitat de València, Espagne
brigitte.lepinette@uv.es**Julia Pinilla Martínez**Universitat de València, Espagne
m.julia.pinilla@uv.es

Le premier article de ce numéro de *Synergies Espagne*, de **Francisco Lafarga**, intitulé « *Marie Rattazzi (née Marie-Lætitia Bonaparte-Wyse) traductrice : le cas du Grand Galeoto de José Echegaray* » démontre amplement ce double éclairage que nous avons cité. L'objet d'étude sera une femme traductrice (et elle n'eut pas droit seulement à ce titre car elle réalisa un nombre impressionnant d'activités qu'elle mènera de front avec ses traductions). Première face de ce Jano qu'est la traduction, le contexte national, culturel, intellectuel et artistique a d'abord été préalablement analysé par Francisco Lafarga. C'est alors « *après la contextualisation de la traduction dans son moment historique et son rapport avec d'autres versions m[enées]* à bien par l'auteure, [que le chercheur aborde] *l'analyse du texte, en tenant compte de l'agencement de la matière théâtrale et des options de la traductrice* ». Soulignons l'importance accordée à ces considérations en réalité pleinement historiques, bien plus larges que de simples notations biographiques qui nous font accéder avec le chercheur à la '*mise en visibilité*' d'une femme traductrice, qui, comme il a été cité, a mené de front une multitude d'activités, ces dernières étant enrichies, sans aucun doute, en retour, par sa tâche de traductrice. Soulignons encore que la considération des textes eux-mêmes - la seconde face de Jano- et leur analyse, dans ce cas, en tant que pur texte (source et cible) est justifiée et expliquée, c'est notre lecture, par la présence préalable du contexte historique.

Pour leur part, **Caroline Biron** et **Ángel Narro**, reculant dans le temps, vont suivre pourtant le même double abordage. Ils vont se servir aussi du contexte pour expliquer que Jacques Amyot, le grand humaniste et érudit français, a entrepris la traduction des *Ethiopiennes* d'Héliodore, montrant que le contexte, décrit comme « *marqué par un intérêt croissant pour la langue et la littérature grecques* », explique que « *les traductions de textes grecs aient commencé à être en vogue* » au XVI^e siècle. Les deux auteurs n'oublient pas de citer un événement bien connu

mais d'une immense et définitive importance pour « *l'émergence de la littérature en langue vernaculaire [...] : l'invention de l'imprimerie, qui a facilité l'édition de nouveaux livres* ».

C'est en plein dans le *domaine féminin*, que **Beatriz Onandía Ruiz** situe son étude : « Être une femme (in)visible : la présence des femmes dans le monde de la traduction espagnole des Lumières ». Se situant dans la mouvance qui s'intéresse à l'émergence publique des femmes dans l'Histoire de l'Espagne, Onandía fait la constatation générique selon laquelle « *les femmes espagnoles traduisent des œuvres de tout genre : carnets de voyages, traités d'histoire, essais philosophiques et mathématiques et, œuvres littéraires tout spécialement (poésie, théâtre, roman); cependant leur principal intérêt portait sur les ouvrages à caractère pédagogique, dont elles deviennent des traductrices, mais aussi des créatrices . Ainsi, le métier ou la pratique de traducteur permet à bien des auteurs espagnols, et plus précisément à bien des auteures, d'avoir accès aux ouvrages à succès, fort appréciés à l'étranger* ». Les noms de traductrices que cite Onandía sont Ana Muñoz, María Jacoba Castilla, María Romero Masegosa, Antonia de Río y Arnedo, Cayetana de la Cerda. Aucune d'entre elles n'est totalement inconnue pour qui s'est intéressé au Siècle des Lumières (du point de vue strictement féminin ou non). « *Comme tant d'autres [de leur temps]* », en une expression qui démontre de la part d'Onandía tout de même un certain optimiste à ce sujet, « *elles seront tour à tour traductrices et écrivaines, et donneront ainsi une couleur féminine au mouvement d'émancipation et d'éducation de la femme en particulier, et à l'Espagne des Lumières en général.* ». En tout état de cause, il est vrai que les femmes traductrices sont devenues un peu moins 'invisibles' et qu'elles ont tenu un rôle qui amorce des changements dans la pédagogie féminine et dans leur rôle dans la société cultivée espagnole du XVIII^e siècle. Cependant, comme le reconnaît également Onandía, elles ne forment pas -loin de là- une cohorte innombrable. Pourtant, elles signent des traductions donnant lieu à des compte-rendu dans les journaux de l'époque (comme la *Gaceta de Madrid*). Ces dames ont donc eu, de ce fait, un rôle non négligeable dans la transmission et diffusion de textes, certains d'entre eux, inspirés de J. J. Rousseau sur l'éducation et, en général, appartenant à la littérature instructive pour jeunes filles (plutôt d'ailleurs, que dans la création). L'article, dans sa visée générique est bien documenté, avec une bibliographie riche, aussi bien de textes d'époques que de critiques actuelles, qui en rend la lecture intéressante du point de vue de l'Histoire de la traduction dans son contexte social et intellectuel.

Nadia Bouardelle nous relate sa propre expérience de traductrice diachronique dans sa réflexion sur le passage d'une œuvre du XVI^e siècle à un français de l'époque

actuelle, problématique, d'abord, en tant que langue. Elle montre les difficultés, encore accrues quand il s'agit de textes théâtraux. Le contexte joue un rôle déterminant, car, comme le reconnaît Bourdelle citant Patrice Pavis : « [...] *on ne traduit pas simplement un texte linguistique en un autre, on confronte et on fait communiquer des situations d'énonciation et des cultures hétérogènes, séparées par l'espace et le temps.* » (Pavis, 1998: 385)¹. Il est donc indispensable pour le 'traducteur' de ne pas ignorer, aussi dans ce genre théâtral, nombre de paramètres essentiels pour ce qui ne sera pas seulement une adaptation linguistique mais aussi culturelle. La réflexion de Bourdelle, à la fois récit des étapes de son cheminement 'expérimental' et analyse de son résultat, constitue de ce point de vue, un apport qui n'est pas sans originalité à l'Histoire de la traduction théâtrale diachronique, dont beaucoup de lecteurs lui sauront gré.

La femme réapparaît, parfois en filigrane dans un autre ensemble d'études ou directement dans d'autres, qui sont unies par une thématique dont il faudra prendre note de l'intérêt. C'est le cas du bel article de **Manuela Álvarez Jurado** : « Médecine pour femmes et rôle des femmes dans la médecine du XIX^e siècle : publication, traduction et adaptation de traités et de manuels ». Objet : la femme ; le contexte : les habitudes de penser, les préjugés mentaux des médecins de l'époque -nous sommes effectivement bien dans le domaine de l'Histoire des mentalités : « *mystérieux, fascinant mais en même temps incomplet et répulsif, le corps féminin devient un objet d'étude et de recherche pour un nouveau courant médical centré sur les maladies de la femme* ». Il faut signaler l'intérêt spécial de la recherche tant du point de vue quantitatif (avec ses inventaires) que qualitatif.

Avec **Noelia Micó Romero**, si la médecine reste au centre de l'étude, comme chez divers auteurs de ce numéro, la femme en est maintenant absente. Le sujet abordé, qui a donné lieu à d'innombrables et, pour certaines, très intéressantes études historico-psychiatriques² est ce qui est appelé génériquement 'folie'. Cette affection -comme on le sait, de tous les temps sans exception-, fait l'objet d'un long parcours, réalisé par Noelia Micó dans cette histoire humaine (hélas !) interminable, pour se centrer finalement sur une œuvre qui a fait date dans cette histoire : *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale, ou la manie* (1801) intégrant cette 'folie' parmi les maladies et non comme des états psychiques divers, jusqu'alors non classés avec précision. C'est précisément ce que Pinel va s'attacher à faire : à différencier 'objectivement' (selon les connaissances de l'époque) : « *la simple mélancolie (délire partiel), la manie (délire généralisé), la démence (affaiblissement intellectuel généralisé), ainsi que l'idiotisme (abolition totale des fonctions de l'entendement)* ». Noelia Micó veut montrer le changement -historique- de mentalité que provoquera cette nouvelle représentation de la folie,

en particulier, en Espagne (pays de la langue cible du traité traduit) et mènera les médecins à donner aux 'fous', une dimension humaine. Les éditrices de ce numéro ne peuvent que saluer cet article, finalement, de nature presque exclusivement historique, qui éclaire les conditions dans lesquelles un traité médical traduit est demandé au-delà des Pyrénées, et conduit à un important changement à la fois scientifique - la conception de la folie- et social - le traitement humain réservé à des malades précédemment dépouillés de leur condition d'homme. Indirectement, de cette façon, l'auteure a mis en relief l'importance du contexte historique -qui nous paraît déterminant pour faire une Histoire de la traduction qui décolle de la visée purement textuelle- avant l'élaboration de la traduction et après, dans l'événement que représente sa réception dans le pays cible.

Justifiant aussi le titre de ce numéro, nous nous situons dans le domaine de la médecine traduite avec l'article : « Une traductrice spécialisée au XIX^e siècle : María Antonia Gutiérrez Bueno y Ahoíz et la maladie du choléra-morbus » dont est responsable **Sandra Pérez Ramos**. Nous sommes en face de la double thématique que nous avons vue plus haut : celle des femmes traductrices et leur tâche spécifique, à placer dans leur cadre historique, celui de femmes en franche minorité en tant que telles- et, par ailleurs, les textes médicaux à offrir dans leur propre langue aux Espagnols. Comme dans les cas précédents, l'auteure s'est focalisée dans un second temps sur les techniques traductologiques, de nature textuelle, mises en œuvre par cette femme traductrice, María Antonia Gutiérrez Bueno y Ahoíz. Les coordinatrices du présent numéro de *Synergies Espagne* (la plupart d'entre elles ont pour objet principal, la traduction de textes spécialisés), se félicitent de permettre à leurs lecteurs de mieux connaître la biographie et l'œuvre d'une des rares traductrices de ce domaine, du début de son siècle.

Dans son article, **Natalia M^a Campos Martín**, parallèlement, s'est focalisée sur l'un des thèmes annoncés dans le titre de ce numéro, la traduction de textes médicaux du XIX^e siècle. Là encore, l'étude textuelle ne pouvait pas ne pas être précédée d'un préalable historique permettant de situer cette traduction, importante [*Traité des poisons* du célèbre médecin Orfila] de ce point de vue. Comme l'explique la chercheuse, elle a décidé d'abord de s'attacher aux événements historiques qui ont accompagné cette première traduction, ainsi que les raisons qui ont conduit Mariano de Larra, père du célèbre écrivain romantique Mariano José de Larra, à traduire ce « traité » après avoir été exilé en France pendant cinq ans ». L'aspect qui a été ensuite approfondi dans ce texte novateur du point de vue scientifique, est celui de la terminologie, constituant un apport, lui aussi nouveau- spécialement intéressant pour le domaine la lexicologie et la néologie médicale.

Comme les précédents articles, celui de **Francisco Luque Janodet** se situe dans le domaine de la médecine traduite et cette fois-ci, plus précisément, dans celui de l'anatomie pathologique : « *la discipline médicale qui permet la reconnaissance des anomalies des cellules et des tissus d'un organisme, appelées lésions [...], pour effectuer le diagnostic des maladies, porter un pronostic et, plus généralement, en comprendre les causes et les mécanismes* ». C'est la raison pour laquelle l'auteur étudie d'abord -et de façon attendue dans ce numéro de *Synergies Espagne* consacré à la traduction telle que nous l'avons envisagée ici dès le début de la préface- le contexte historico-médical dans lequel la traduction a été réalisée et, ultérieurement, il s'interroge sur le rôle du traducteur qui, dans certains cas, commence à se spécialiser. En dernier lieu, Francisco Luque, comme nous avons pu le voir dans les deux textes précédents, s'attache aux caractéristiques lexicales et syntaxiques du texte cible par rapport au texte source.

José María Castellano Martínez s'est centré, dans l'avant-dernier article de ce numéro, d'une manière apparemment divergente par rapport aux textes qui ici l'ont précédé, sur un sujet administrativo-politique : *De la centralisation par Timon (Cormenin) : analyse de la traduction en espagnol comme instrument de divulgation politique*. Cependant, la divergence s'atténue à la vue du procédé méthodologique mis en œuvre qui propose une analyse bipartite, avec, d'abord, le contexte historique, décrit avec soin et commenté, rendant compte de l'élaboration de la traduction, suivi, dans un second temps, de l'analyse textuelle qui met en contraste des lexiques qui ne l'ont pas souvent été. L'analyse syntaxique est cependant un peu moins convaincante, parce que, pensons-nous, elle constitue une approche comparative qui ne dépasse pas le formalisme.

Marian Panchón Hidalgo, qui clôt ce numéro de *Synergies Espagne*, s'attache aussi, comme dans les études précédentes, à montrer l'importance du moment historique en rapport avec les traductions, dans l'article qu'elle a intitulé « *La traduction du surréalisme français dans l'Espagne franquiste : du séquestre judiciaire à la publication non censurée de Perspective cavalière (1970) d'André Breton* ». L'étude, bien documentée et, du point de vue méthodologique, bien menée, est intéressante pour faire connaître les incohérences du domaine de la censure franquiste dans la réception officielle d'auteurs et d'œuvres françaises de l'époque surréaliste (ou de n'importe quel autre auteur considéré comme dissident à la même époque). Nous soulignerons aussi que la recherche de Panchon intéresse la traduction en soi mais surtout la politique autour de l'édition en Espagne, les responsables de ces maisons durant la période franquiste -ensemble humain parfaitement hétéroclite, comme il est montré- et, plus généralement, l'histoire du livre à une époque heureusement révolue. Il n'en demeure pas moins que cet article a

le mérite de montrer la proximité méthodologique indubitable du domaine de la traduction, telle que nous l'envisageons ici, et de celui de l'édition.

Nous trouverons, également, dans ce douzième numéro, le compte rendu de lecture apporté par le groupe de recherche Histradcyt³ (*Histoire de la traduction scientifique et technique (français-espagnol) / Historia de la Traducción científica y técnica (francés-español)*) de l'Universitat de València, d'une monographie co-éditée par M^a Elena Jiménez Domingo (membre d'Histradcyt), Jordi Sanchis Llopis et Nicolás Campos Plaza.

Notes

1. Pavis, P. 1998. *Diccionario del teatro. Dramaturgía, estética, semiología*. Barcelona: Paidós.
2. L'une d'elles sur la folie au XIX^e siècle -publication d'Enric Novella- figure dans la bibliographie de l'article que nous commentons ici.
3. <https://histradcyt.blogs.uv.es/> [consulté le 15 octobre 2019].